

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 36

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
1 Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne où son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ONNA NOVALLA SORTA DE TRUFFE

(Patois de Servion).

LOU père Bargagne avai élèva prau fel-
lihi et prau valet, et à foçe égrâtâ l'a
pu mettrè otîè dè côté. Ie s'occupâvè
avoué sè valet à plliantâ dâi truffé. Ein avai dé
toté lè sortè : dâi rodzè, dâi bliantse, dâi rodzè-
bliantse, dâi dzaunè, é onna sorta que ne l'âi
avai qu'à frottâ la pilla avoué lou bourelion po
la frecaci. Cein lâi apportâvè gros.

On dzo que Bargagne étai mô fottu, ie dit à
son vezin Bordon :

— Sé pas que i'è su usâ, l'âmèrè reindzi mé
zaffèrè dévant dé parti pò l'autrou mondou câ
ne voudri pas que lè fellhié quant quittâ l'photo
astout frou dé l'écoulà, po pouâi portâ dâi courtè
tietè et dâi grand tsaousson, vignant apri ma mô
dèpèlhi lau frârè ; mâ né pa lou tot, ne sé pas à
cò faut m'adressi.

Bordon reflèchè on momein, et lâi dit :

— Té faut fèrè atteinchon, cein l'è prau dé-
licâ ; t'a oncora lou fisque que guegniè pé lou
perte de la serraille. Eh bien ! pò que ne lâi aussé
rein à cresenâ, té faut allâ vé lou notèrou Pellau ;
lin à min à li po imbroulhi et dèbrulhi lè z'af-
fèrè !

— Eh bin ! crâion que te mè baillè on bon
soncet ; lâi vu écriè dé veni à la mézon po que
vâiè li-mimò cé qu'èin est.

Quouquie dzo apri, lou notèrou arrevè tsi
Bargagne avoué on cha à pan dézo lou bré plliein
de papperassé ; s'esplicou on momein et quar
d'haurâ apri tot iré reindzi au picolon.

Bargagne qu'amâvè payi sè dettè, passé quo-
que tein apri au bureau.

— Bin lou bondzo, Monchu Pellau, vîgno po
raillâ voutré z'écrotourè ! que dit !

— Oh, cé ne pressâvè pas, falliai pâ venî
espret, setâ-vo on momein pédeint que fé la nota.

Lou notèrou preind onna folhie dè papâ que
l'hiè dein onn' espèce d'étai et sè met à taquena
dâi duvè man. Bargagne qu'avâi jamé iu 'na ma-
chine à écrièrè, sé dit ein li-mimou : « A-te que
onna bounna einvéchon, on arâ pas mé fauta
d'einvouyî lè zeinfant à l'écoulà ».

Mâ n'è pas lou tot. Quand Bargagne eut liai
sa nota, étai pò tsezi dâo gros mô. Ie sô onna
pèubliâ que détortoiillè d'on demi tô, la voudiè
su la trabliâ et sè met à contâ, manquâvè 6 picè,
et restâvè pas po bârè quartetta.

Tot grindzo, Bargagne vouté lou notèrou on
bocon dé travè ein lâi dezein :

— Ditè-vâi, Monchu Pellau, on dit que z'ité on
tot bon pò tsanta la bassa, mâ cé ne vo gravè pa
dé fèrè lè notè hiauté !

D'onna grocha voix, lou notèrou dit que n'è
pas sa fauta.

— L'è noutron tarif ! que lâi fâ.

Bargagne tot peneu, lâi vint on idée. Ie dit au
notèrou :

— Prau su que vo zatsetadé dâi truffé po sti
l'hivè ! Vo mè fâra serviçou dè m'èin preindrè
po cé que vo rédâvou !

— Oh ! su bin daccò, amenâ-lè quand vo vou-
dra !

Lou lèddéman Bagagne arrevé au bureau avoué
on satset dé truffé pas pllie gros qu'è 'na bedjula,
et que pouzè su la trabliâ ein dezein :

— Vaitse voutré truffé !

Lou notèrou voètivè ci satset !

— E-te tot cein que vo zamena po lè 6 picè
que vo mè rédâtè ?

— Ah, oi, que lâi fâ, l'è 'na sorta qu'on ne
baillè pas à tot lou mondou ; lè faut medzi tso
pou. On lau dit dâi tarif !

C. dau Dzorot.

RETRAITE

Mon cher vieux,

Tu me demandes de mes nouvelles, ce que je
deviens, comment ça va : il y a, en effet, long-
temps qu'on n'a pas eu l'occasion de se serrer la
rame et je te remercie cordialement de te sou-
venir de moi. Voilà deux ans que j'ai pris ma
retraite. La santé est bonne, l'appétit se main-
tient. Comme disait l'autre, je bois sans lunettes
et je lis sans tamiser. Evidemment, ça va. Mais,
ce n'est pas l'idéal.

Je me figurais qu'avec le 70 % de mon traite-
ment, je ne manquerais pas d'avoir une petite vie
de coq en pâte. Se lever quand on veut, sortir
quand ça vous chante, ne plus avoir derrière soi
un patron qui vous regarde de travers et trouve
que vous n'en faites jamais assez ; bref ! être en
vacances toute l'année, évidemment, c'était l'i-
déal. Veux-tu que je te dise mon sentiment ? en
bon copain ? après expérience faite ? Ce n'est pas
l'idéal du tout.

Pour que ce soit l'idéal, il faudrait toucher,
non du 70 %, mais du 200.

Ça va bien les premiers temps de ne rien faire,
d'aller regarder passer le train ou le bateau à va-
peur. On se paie bien de temps en temps une pe-
tite sortie ; mais ça ne vaut pas nos jambes de
vingt ans. Quand tu es descendu du train, que tu
as fait un tour, regardé les magasins, partagé un
demi avec ta bourgeoisie, tes vieilles jambes te
font asseoir sur un banc pour regarder passer le
bateau en attendant le train. Tu le sais, les trains
sont abominablement chers. Maintenant qu'on a
le temps, il faudrait, par exemple, à Bâle, aller
voir les singes ou les éléphants, à Lucerne le Pi-
late et le Grutli et à St-Moritz les bobines des
milliardaires. Des dattes ! Avec notre 70 % évi-
demment, c'est impossible.

Trouves-tu que ce soit juste ?

Quand on a toute sa vie, par son travail et sa
bonne conduite, concouru à la prospérité géné-
rale, on devrait avoir le parcours gratuit sur les
trains, les trams, les bateaux. Qu'est-ce que ça
légenderait de transporter gratuitement les retraités ?
Dans le tas, ça ne s'y connaîtrait pas du tout.

Il en faudrait parler à M. Graber ou à M.
Grimm ; pas vrai, vieux ?

C'est les soirées, surtout, qui n'en finissent pas.
Je vais bien de temps en temps, faire un yass
avec les amis ; mais c'est toujours la même his-
toire. Et ça coûte ! On n'a pas le vin gratis. Ce
qu'il faudrait, c'est libre entrée au théâtre ou au
cinéma. Ce serait bien le moins, quand on a hon-
nêtement payé sa place pendant quarante ans.

J'admire ma femme. Jamais elle ne s'ennuie.
Elle se trouve parfaitement heureuse. Elle a sans

cesse une chemisette à coudre ou des chaussettes
à tricoter pour le dernier de ses petits-enfants.
Quand chaussons et chemisettes sont finis, la voi-
là après un bonnet ou une culotte. J'enrage par-
fois de ne pas savoir tricoter ; ça m'occuperait.
Mais c'est trop tard pour apprendre.

En attendant de tes nouvelles, je te la serre
cordialement.

Ton vieux

C. Y.-C.

Ces enfants ! — M. Toto montre un amour très mo-
déré pour l'étude.

Son père use de tous les moyens pour le corriger,
mais en vain.

Il essaye de l'amour-propre.

— Toto, quel est le plus paresseux de ta classe ?
fait le papa avec un regard sévère.

— Sais pas... répond Toto d'un ton parfaitement
convaincu.

— Comment, tu n'en connais pas un qui ne fait rien
tandis que tout le monde travaille, et qui regarde tout
autour de lui, alors que tous les autres ont le nez
baissé sur leur livre ?

— Ah ! si, je sais qui c'est.

— Qui est-ce ?

— C'est le professeur.

LA SOIF

BON, je n'y tiens plus ! s'écria d'une voix
rauque Ulysse Delafontaine en s'escri-
mant à grimper la pente assez raide
d'une des belles cimes des Ormonts. Sa femme et
ses deux fils, qui le précédaient de quelques pas,
s'arrêtèrent pour lui demander le motif de son
exclamation intempestive.

— J'ai la gorge desséchée à éclater et l'estomac
me brûle affreusement. Avec cela plus rien à
boire !

De sa vie, le pauvre homme n'avait subi un tel
martyre. Lui, l'ébéniste d'X... qui se vantait au
village de se laver la gorge régulièrement quatre
à cinq fois par jour avec un verre de vin d'Y-
vorne — de sa propre vigne — pour débarrasser
les voies respiratoires de la poussière que la scie
ou le rabot s'avisait d'y chasser, non jamais, il ne
s'était senti aussi impuissant à satisfaire un besoin
à ce degré impérieux.

Levée avant le soleil, la famille Delafontaine
avait profité de la fraîcheur relative d'un beau
matin de l'été éblouissant et chaud à l'excès pour
quitter la plaine du Rhône et s'élever tout d'une
haleine à une altitude de plus de 1500 m. ; mais
le but était encore éloigné, puisque le sommet à
atteindre trônait dans les nues à près de 2100 m.

Alors que des clochers de la vallée venait de
monter le faible écho de la sonnerie dominicale
de dix heures, Ulysse Delafontaine ne put résis-
ter aux sollicitudes de son estomac évidé. Du
reste, l'habitude de prendre les « dix heures » s'é-
tait muée chez lui à la longue en un rite quasi
sacré que rien n'eût pu faire dévier. Baigné de
sueur, il se laissa choir avec un profond soupir
de soulagement sur un moelleux tapis de mousse
recouvrant le sol de la forêt. On ouvrit les sacs
de montagne, puis prétextant la nécessité absolue
de se refaire les forces gravement ébréchées par
tant d'efforts, Delafontaine déclara qu'un sim-
ple picotin ne lui suffisait point, mais qu'il était
temps de prendre le dîner au complet, la digestion
devant être plus facile à ces heures et en ce lieu
qu'au gros du jour, sur un sommet complètement
nu et dépourvu d'ombrage. Sitôt dit, sitôt fait.
Une bouteille d'un capiteux vin rouge vint mettre